

## Guide de lecture

Publié en introduction de la lettre encyclique *Laudato si'* (Loué sois-tu) du Pape François, aux éditions San Paolo, Cinisello Balsamo (Milan, Italie) 2015.

À la fin de cette encyclique et avant de proposer les deux prières de conclusion (dont la magnifique et très actuelle *Prière pour notre terre* au n° 246), le Saint-Père François affirme s'être prêté à une « réflexion à la fois joyeuse et dramatique ». Si les fondements de cette réflexion sont profondément douloureux, je souhaite tout de même ajouter que c'est la joie qui prévaut (et je l'affirme en tant que lecteur non-croyant). C'est la joie de pouvoir croire en une révolution et en une humanité nouvelle. C'est la joie que prodigent les paroles pleines d'espoir de François, y compris lorsqu'elles décrivent les désastres vers lesquels nous nous dirigeons.

Cette encyclique est avant tout un constat réaliste et sans détours de l'état de notre maison commune, la Terre, et de la Création. Elle analyse clairement les dégâts que nous avons infligés aux choses et aux hommes en imposant de manière insensée notre modèle de développement, au nom duquel la politique s'est soumise à l'économie, et l'économie à la technologie. La première partie résume parfaitement, et de manière instructive, la situation dans laquelle le monde se trouve : pollution et changement climatique, problèmes d'eau, perte de biodiversité et leurs conséquences en termes de détérioration de la qualité de vie pour les hommes, dégradation sociale et diffusion de l'injustice dans une mer d'indifférence et d'impuissance. Un tableau qui ne laisse aucune place au doute, pas même scientifique : « Sur de nombreuses questions concrètes, l'Église n'a pas de raison de proposer un avis définitif et elle comprend qu'elle doit écouter et promouvoir un débat honnête entre scientifiques, en respectant la diversité d'opinions. Mais il suffit de regarder la réalité avec sincérité pour constater la grande détérioration de notre maison commune. » (n° 61). Le Pape nous parle de la réalité de manière crue et sans interprétation possible et c'est la réalité, dans laquelle s'ancre l'encyclique à plusieurs reprises, qui lui inspire les considérations suivantes.

Savoir regarder la beauté de la Création (le titre *Loué sois-tu* fait bien référence à cette magnificence) avec la même capacité d'étonnement et d'attendrissement que Saint François

d'Assise signifie aussi prendre conscience d'une condition humaine qui n'est plus adaptée à la maison commune et prendre pleinement place dans notre époque. L'appel à « cultiver et garder », comme le mentionne la genèse (2,15) citée à plusieurs reprises dans les pages suivantes, est en même temps un renvoi à quelque chose d'ancien et d'ancestral, qui nous pousse depuis la nuit des temps à vivre pleinement notre nature la plus profonde d'être humain. En attendant, il s'agit d'un engagement révolutionnaire pour l'avenir. Il ne fait aucun doute que ces paroles constituent l'un des virages les plus importants de l'histoire de l'Église et, par dessus tout, de l'humanité.

La nouveauté réside avant tout dans le message réellement universel dont François se fait le porteur : comme il n'a jamais cessé de l'affirmer depuis les premiers jours de son pontificat, il entend aussi parler aux fidèles des autres religions et aux non-croyants, et il le fait sur un thème on ne peut plus actuel, mais aussi intemporel, éternel car transcendant réellement la vie terrestre de l'homme. François s'adresse à nous tous, comme l'a fait Jean XXIII dans *Pacem in terris* en 1963, qui dédiait son encyclique « à tous les hommes de bonne volonté ». L'appel au dialogue entre religions, entre science et religion, entre savoirs technologiques (et technocratiques) et savoirs anciens, entre paradigmes et entre tous les hommes, est puissant. Personne ne se sent exclu des paroles du Saint-Père : personne ne peut rester indifférent à la description de la dramatique réalité dans laquelle nous sommes plongés. Nous devons nous sentir « unis par une même préoccupation » (n° 7).

Pour ce qui est de l'avenir de la Terre, nombreux sont les hommes de science à avoir prévu l'extinction de la race humaine, tôt ou tard, si elle continue à consommer plus de ressources que la nature ne lui en fournit. Du reste, le Pape François écrit lui aussi : « Si quelqu'un observait de l'extérieur la société planétaire, il s'étonnerait devant un tel comportement, qui semble parfois suicidaire » (n° 55). Ces scientifiques s'accordent à dire que la fin de l'humanité ne représenterait cependant pas la fin de la planète ; la biosphère survivrait à l'espèce humaine sans trop d'effort, mettant en place les ajustements nécessaires à son système complexe d'interactions entre êtres vivants, qu'ils soient végétaux ou animaux. « Nous ne sommes pas Dieu. La Terre nous précède et nous a été donnée » (n° 67). D'un côté, l'hypothèse de l'extinction humaine, que je ne pense pas du tout improbable, nous fait pressentir combien la vie terrestre doit être envisagée de manière nouvelle au vu de l'histoire de

la Terre, y compris pour un homme vivant une dimension spirituelle toute autre. De l'autre, tout ceci nous exhorte, indistinctement, à interagir de manière plus responsable avec le reste des espèces vivantes.

Nous ne pouvons plus repousser cette échéance ; nous devons rendre notre existence sur cette planète mutuellement profitable et la préserver pour les générations futures mais surtout pour la Création elle-même : ce système si complexe que l'homme ne l'a pas encore complètement compris, dans lequel l'indémontrable (par les moyens scientifiques dont nous disposons) a encore un poids décisif dans l'ordre des choses, mystérieux pour l'athée, intime et propre à la foi pour le croyant, mais quoi qu'il en soit caractérisé par une beauté qui nous enchaîne à notre responsabilité. François parle à plusieurs reprises de beauté, comme critère esthétique et spirituel, pour guider notre éthique et notre politique. C'est la même beauté que chantait Saint François, le « Poverello » d'Assise.

Dans l'exhortation à cultiver et garder, au-delà des dimensions philosophique et théologique inédites présentes dans la définition du terme « écologie intégrale » (quelque chose d'intemporel qui nous demande de travailler pour construire un nouvel humanisme et changer les paradigmes dominants), on entrevoit aussi plusieurs questions urgentes d'ordre politique dont la force nous pousse de manière quasi inéluctable vers un changement radical, qui devra modifier profondément l'homme ou les choses faites par l'homme. Le texte du Pape François ne manque pas de références claires à un système techno-financier qui ne fonctionne pas et démontre chaque jour son incompatibilité avec une société harmonieuse et juste. La centralité de la politique –entendue comme la capacité à concevoir le monde que nous voulons et à effectuer les choix nécessaires pour le réaliser – est également réaffirmée par le Saint-Père, dans une époque où la poursuite compulsive du profit empêche nos gouvernants de prendre des décisions à long-terme et d'entrevoir un futur au-delà des échéances électorales. « Il y a plus de temps que d'espace » insiste François, citant l'*Evangelii gaudium*, mais la sphère politique ne semble pas s'en rendre compte.

Immanquablement, parler d'une écologie qui naît en nous et rayonne de toute sa puissance par des actions concrètes conduisant à la paix et à la plénitude d'un bien-être partagé par tous, nous contraint à regarder sans filtre l'appauvrissement des ressources

naturelles causé par l'homme, les possibilités futures que nous nous refusons, l'avitilissement de notre existence.

Dans ce triste tableau qui a réduit la condition humaine à une certaine misère, celle des nombreux individus qui vivent dans la pauvreté, comme de ceux qui sont entourés de richesses mais ont perdu tout bien-être intérieur et social, prévalent ce que les sociologues ont défini comme des "relations pauvres" : de simples relations utilitaires entre l'homme et les choses, mais aussi entre les hommes eux-mêmes. Tant qu'une chose – ou un être vivant, voire même une personne – sert un but précis et me donne ce que je désire, je l'utilise ou j'entretiens avec elle une relation. Dès que ce besoin n'est plus satisfait, la chose, l'être ou la personne est repoussé, jeté, le rapport est rompu. C'est la culture du déchet, le consumérisme qui tente de remplir nos propres vides. C'est ce que nous faisons avec la nature, mais aussi avec nos frères et sœurs qui meurent de faim et de malnutrition, souffrent de la pauvreté, avec lesquels nous n'avons pas de rapports directs et qui ne peuvent rien nous donner de ce dont nous avons besoin. Leur faim et leur condition deviennent à nos yeux une fatalité inévitable, elles font partie de ce monde et ne peuvent être changées, comme s'il ne s'agissait que d'une question de malchance. Quelque chose de tolérable en quelque sorte, ce qui est terrifiant. Cela signifie que la rupture risque d'être irrémédiable : « Négliger le devoir de cultiver et garder une relation correcte avec son prochain, envers lequel j'ai le devoir de soin et de protection, détruit ma relation intérieure avec moi-même, avec les autres, avec Dieu et avec la Terre. Lorsque toutes ces relations sont négligées, lorsque la justice n'habite plus la Terre, la Bible nous dit que toute la vie est en danger » (n° 70).

L'encyclique nous demande de partir des ressources, de la terre, de l'eau, de l'agriculture et de la nourriture, autrement dit d'un souffle écologique qui inclut tout de suite aussi l'homme et refuse les injustices que nous perpétons, tant envers la nature qu'envers nos frères et sœurs. Une nouvelle écologie qui part de très loin, y compris des textes bibliques – « Dans (ces) récits si anciens, emprunts de profond symbolisme, une conviction actuelle était déjà présente : tout est lié, et la protection authentique de notre propre vie comme de nos relations avec la nature est inséparable de la fraternité, de la justice ainsi que de la fidélité aux autres » (n° 70) – et qui nécessite aujourd'hui une « conversion » (n° 216). Du reste, les révolutions relativement récentes aussi, telle la Révolution française, professaient la fraternité, aux côtés des valeurs de

liberté et d'égalité. Avec le temps, avec l'histoire, la valeur de fraternité s'est perdue et elle est devenue le parent pauvre des deux autres ; moins de batailles sociales ont été menées en son nom. C'est une erreur : sans fraternité, il n'y a ni liberté, ni égalité. Elle est leur fondement.

C'est cela « l'écologie intégrale » : environnementale, économique, sociale, culturelle, quotidienne, elle protège les biens communs et sait regarder vers l'avenir. « C'est le fait de garder les gens, d'avoir soin de tous, de chaque personne, avec amour, spécialement des enfants, des personnes âgées, de celles qui sont plus fragiles et qui souvent sont dans la périphérie de notre cœur » comme l'a évoqué François dans son homélie lors de l'inauguration de son ministère pétrinien. C'est là que nous touchons véritablement à la politique : l'exhortation du Pape est quasi inédite dans l'histoire, car elle peut réveiller les consciences, et pas seulement celles du monde chrétien. C'est vrai, il faut une mobilisation de toutes les âmes, un mouvement d'opinion mondial qui prenne finalement en main les iniquités humaines et écologiques et se propose de les résoudre, dans l'intérêt du genre humain. Je suis persuadé que le monde chrétien ne sera pas le seul à y répondre positivement, mais aussi une grande partie du reste de l'humanité. Celui qui croit, celui qui professe d'autres religions ou d'autres formes de spiritualité ne peut pas rester indifférent. Parallèlement, l'invitation faite aux écologistes de s'unir et de mettre de côté les oppositions idéologiques exhorte à une union véritablement universelle, y compris avec la frange laïque de l'humanité qui a mené de nombreuses luttes au nom de certains des principes rappelés par le Pape François.

En particulier, et le Pape l'a souligné dans son intervention auprès de la FAO le 11 juin dernier, il est scandaleux que le problème de la faim, malgré l'engagement d'organisations internationales, soit resté irrésolu. Les causes de la faim et de la malnutrition dans le monde aujourd'hui sont plus ou moins évidentes pour tous : elles résultent d'une distribution scélérate et inique des ressources, du pillage par certaines sociétés et nations aux dépens d'autres, des guerres, d'un manque généralisé de fraternité entre les hommes et les femmes, aveuglés par l'illusion de dominer tant la nature que les plus faibles, à la poursuite d'une forme de bien-être matériel qui se traduit par le consumérisme et son idéologie. En résumé, l'« écologie intégrale » fait défaut. La mission principale du nouvel humanisme qu'appelle de ses vœux le Pape François doit être l'engagement de garantir à tous le droit à la nourriture et à l'eau (dans cette

encyclique l'accusation envers ceux qui privatisent cette ressource est sans appel - n° 30). Il est impossible de ne pas y souscrire.

L'engagement peut sembler démesuré, mais les paroles du Pape nous font comprendre dans quelle mesure nous pouvons influencer notre quotidien et nos petites vies. Apprendre un nouveau style de vie, promouvoir un autre paradigme, la « décroissance » pour ceux qui possèdent objectivement trop et la sobriété comme valeur universelle, est le devoir de chacun. Et les exemples auxquels se référer ne manquent pas. C'est justement des plus démunis qu'il faut s'inspirer : non seulement pour les défendre et les protéger, mais en observant comment ils se comportent et comment ils vivent le monde malgré les difficultés. Si je pense au monde paysan et aux campagnes du globe, où se trouvent bon nombre de ceux qui souffrent, je vois de nombreuses personnes âgées, gardiennes des savoirs et des savoir-faire agricoles durables ; je vois des femmes qui, non seulement cuisinent et préparent les repas, mais sont aussi celles qui travaillent le plus dans les champs, s'astreignant dans de nombreux pays aux travaux les plus fatiguants ; je vois les jeunes qui reviennent peu à peu à la terre et qui n'abandonnent pas leurs territoires mais continuent à les cultiver et à les protéger ; je vois les aborigènes, auxquels le Saint-Père dédie de très belles pages dans cette encyclique (comme au n° 146), qui, avec leurs cosmogonies, cultivent brillamment un rapport harmonieux avec la nature qui les entoure et avec les ressources dont ils disposent. Les humbles sont les plus proches de la terre : on retrouve bien cette idée dans l'étymologie du mot *humus* et du sanscrit *bhumi* dont dérive la créature de la terre *bhuman*, l'humain. Mais ce sont aussi, dit François, les plus proches de Dieu. Les pauvres et ceux qui souffrent doivent aussi être écoutés. Job (7,5-7) : « Mon corps se couvre de vers et d'une croûte terreuse, Ma peau se crevasse et se dissout. Mes jours sont plus rapides que la navette du tisserand, ils s'évanouissent : plus d'espérance ! Souviens-toi que ma vie est un souffle ! Mes yeux ne verront pas le bonheur. » Il est presque inutile de rappeler que la référence à cette vitesse qui empêche l'œil de bien voir est exactement ce qui s'est produit dans notre société de consommation frénétique. On y court pour satisfaire des besoins éphémères, en perdant de vue nos responsabilités, toute lucidité dans nos choix – chaque achat de nourriture revêt une importance cruciale, car ce que nous mangeons oriente ce que nous cultivons, comment nous le cultivons, ce dont nous sommes les gardiens et comment nous le gardons – et enfin toute capacité d'écoute de l'autre. Tout ceci nous rend sourds et aveugles, et nous fait tolérer les horreurs infligées à la Création et aux autres.

Espérons que l'exhortation de François puisse mobiliser concrètement les âmes et les corps. Et il est quasiment certain que le rappel explicite des dernières pages y parviendra. Le Saint-Père n'est pas le seul, bien qu'il soit le plus influent de tous, à avoir lancé des appels à la préservation de l'environnement, à la sauvegarde de la planète et à des modèles de développement plus respectueux. Sa voix, particulièrement limpide et lucide quant à la profondeur du message, riche d'une prose éduquée et ferme, rejoint et corrobore celle de nombreux acteurs engagés dans la mission de changer le système techno-économique dominant et le système politique qui lui est totalement soumis. Cet appel ne doit pas seulement nous pousser à réfléchir à notre condition, mais plutôt à agir du local au global sans hésitation. Ce changement concerne notre être, et les actions qui devraient en découler doivent relever de nos choix quotidiens en matière de possessions, jusqu'à générer une onde qui contraigne ceux qui ont le plus de pouvoir à mettre en route toutes les initiatives nécessaires pour changer de cap. Dans le cinquième chapitre « Quelques lignes d'orientation et d'action » (n° 163 à 201), François parle de la valeur essentielle des politiques locales mais aussi des responsabilités, souvent non assumées, de la politique internationale. Il propose de nouveaux systèmes pour gouverner le monde de manière coopérative et plus concrète, et demande également dialogue et transparence dans les processus décisionnels.

Je pense que cette encyclique mécontentera de nombreux puissants (notamment par la référence aux monocultures, au pouvoir des multinationales de l'agroalimentaire et des semences ou à la réflexion sur les OGM), et elle sera peut-être pour cela fortement critiquée par certains. Mais une multitude d'êtres humains attendaient (et c'était nécessaire) d'imprimer une nouvelle force et éclairer d'une nouvelle lumière la voie du changement – qui naturellement rencontrera l'opposition de ceux qui défendent le statu quo. Cette nouveauté a déjà été traitée, par d'autres Papes et dans d'autres documents (la référence à Jean-Paul II et Benoît XVI ou à des citations des Conférences épiscopales des quatre coins du globe est constante) ; elle a déjà été partagée par d'autres confessions (la référence au Patriarche Bartholomée est claire et posée dès l'introduction au n°8), mais jamais elle n'a été abordée aussi minutieusement dans un message de la portée d'une encyclique. Elle constitue une « reconnexion » entre l'homme et la Création, elle rétablit un lien qui s'était brisé, peut-être aussi du fait de précédentes interprétations de la doctrine. Croire que l'homme doit dominer la nature et en disposer selon

son bon plaisir ne doit pas pousser à s'autoriser toutes les horreurs. S'il est vrai que la nature humaine est différente de la nature végétale ou animale, il est tout aussi vrai que le contexte dans lequel l'homme évolue est un système fait de connexions visibles ou cachées, comprises ou mystérieuses. Préserver, protéger et cultiver ce système est notre devoir car c'est dans notre intérêt : survie, existence, plénitude de l'esprit et, enfin, paix. Joie.

Je vous invite à approfondir dans les pages qui suivent le sens de cette paix, cette joie dont nous parle le Saint-Père. Elle vaut pour nous tous, êtres humains. Et après en avoir fait la lecture, forts de cette joie et non plus troublés par l'ampleur de la dénonciation, la volonté de construire, de « cultiver et garder » jaillira. Pour revenir à Saint François d'Assise, une phrase qui lui est attribuée me semble constituer une conclusion parfaite à l'étude de cette lettre : « Commencez par faire ce qui est nécessaire, puis ce qui est possible. Et soudain vous vous surprendrez à faire l'impossible. » Rien ne doit nous effrayer dans cette tâche à laquelle nous sommes appelés, croyants ou non croyants. Si cela nous semble impossible, nous nous surprendrons à la réaliser, avec la même surprise que l'on ressent face à la Création, à sa beauté. Nous rétablirons un rapport harmonieux avec la nature, nous nous sentirons en faire partie et rien ne nous sera inaccessible, dans la sobriété, la valorisation des diversités humaines et naturelles, nous arriverons aussi à vaincre la faim et la malnutrition et, tâche encore plus ardue, nous retrouverons une paix entre tous les hommes et les femmes, qui nous restituera un sens et un plaisir renouvelés, de savoir être au monde.

CARLO PETRINI

*Président et fondateur de Slow Food*